

Exercice de réconfort tenant lieu de préface

A trop enfermer nos vieux, nos déments, nos fous, nos « *handicapés* », à les domicilier fixement en institution, même, de soins, nous désirions probablement ainsi dissimuler toutes les misères, surtout les nôtres. Travestir n'est pas convertir et leur souffrance est restée silencieuse dans ces huis clos !

A trop (peu) enfermer de soignants avec ces « *impotents* », dont le corps ou l'esprit va mal, leur cri, leur plainte sont, malgré les murs sortis, se sont ex-primés par la voix, par le corps soignant.

Ce corps soignant, est-il par trop sollicité de sollicitude ou de solitude ? Cette souffrance exprimée par les soignants, est-elle devenue leur souffrance par contagion ? Une sorte de souffrance nosocomiale ? Ou est-ce dans un souci de communication comme les vases sont communicants ? Agiraient-ils comme vecteur de, médiateur ? Une sorte de porte-parole ou au moins de porte-voix ?

La réponse est dans le travail (*sic*).

En effet, le travail est, par nature et par culture, tout autant ambivalent. Je peux avoir du cœur à l'ouvrage ou de la peine au travail ou les deux. Ce caractère équivoque prend certainement de l'ampleur lorsque le travail relève du soin (de l'autre). Ne parle-t-on aussi de prise en charge (de l'autre) ? Le travail est tantôt structurant, tantôt pathologique. Le travail, c'est la santé et pourtant il y a la médecine du travail.

Sans conteste, cette alternative, dynamique et complexe, nécessite un cadre (dans tous les sens que vous connaissez de ce terme). Il ne convient nullement de nier la souffrance (des uns comme de l'autre), c'est alors transformer souffrance en torture (*tripalium*) alors qu'il convient de la convertir (transformer). Cela nécessite de la reconnaître et toute reconnaissance nécessite un média !

A qui le tour ?

Bonne lecture en compagnie de Catherine, une *Socrate*.

PATRICK